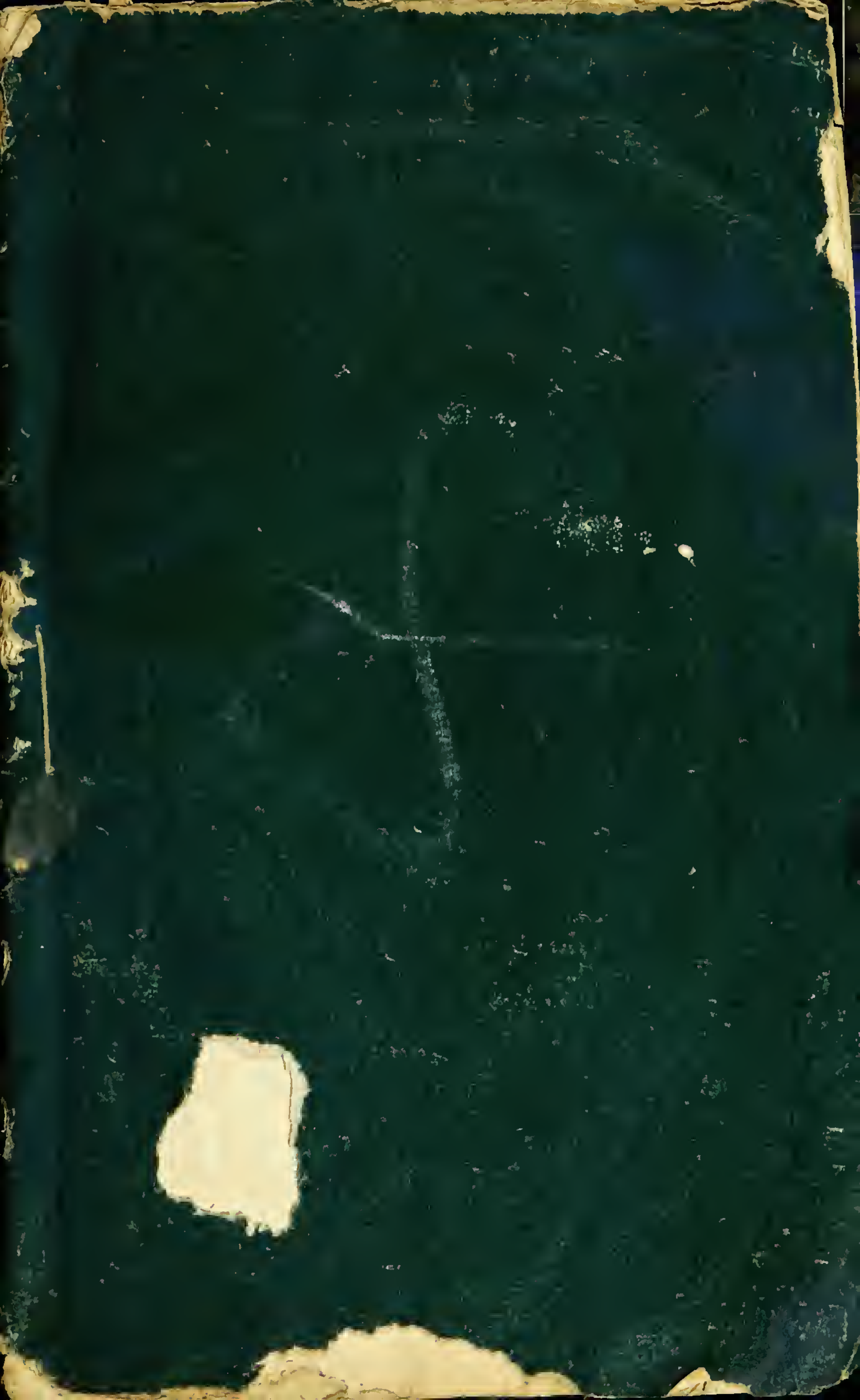


ee
eu

LETTRES

A MADAME DE ***

SUR LA VACCINE;

PAR J. P. COLLADON, D.r M.,

Membre de la Société Royale de Médecine d'Edimbourg.

A PARIS,

Chez DIDOT JEUNE, quai des Augustins, n.° 22.
GABON et Comp.e, près l'Ecole de Médecine.
l'Auteur, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n.° 5.

AN IX (1800).


YALE
MEDICAL
HISTORICAL
LIBRARY

LETTRE I.re

Vous me demandez, madame, conseil sur vos enfants. Vous avez de l'inquiétude. La petite vérole règne autour de vous. Quel malheur s'ils allaient la prendre ! Vous vous êtes constamment refusée à mes instances pour la leur inoculer. C'est la seule occasion où j'ai eu á me plaindre de votre raison ; mais vous avez sur cet article tous les préjugés que l'on peut avoir, et c'est vainement que j'ai cherché à les combattre. — Que pensez-vous de la vaccine, me demandez-vous froidement ? — J'en pense, madame, tout le bien qu'on en dit, et je crois à tout celui qu'elle doit faire. J'en regarde la découverte comme la plus importante de ce siécle. Mais avant de vous persuader, il faut vous instruire et vous dire ce que c'est que cette vaccine, dont on fait tant de bruit. Je serai peut-être un peu long ; mais il s'agit de vous convaincre, et vous mettez dans vos objections une adresse si ingénieuse, que la tâche n'est pas aisée. Je me fie à la bonté de

ma cause. Comme médecin, comme ami, je vous conjure de m'écouter. Si je vous persuade, j'aurai sauvé vos enfants, j'aurai sauvé la beauté de votre fille, et votre bonheur commun sera ma récompense.

Dans ce beau pays d'Angleterre, dont vous aimez qu'on vous parle, et dont on vous a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal, le comté de Glocester est fameux par ses pâturages et par ses bestiaux. Les vaches y sont, au printemps, sujettes à une maladie qui se développe à leurs mamelles par des boutons bleuâtres. Cette maladie est sans danger. Leur lait n'en est point altéré, et elles guérissent en peu de temps. Les vachers et les servantes des fermes, chargés de les traire, contractent cette maladie pour peu qu'ils aient aux mains quelque gerçure, ou qu'il y ait quelque part un manque d'épiderme ou première peau. Il leur vient des boutons semblables à ceux des vaches; ils ont un peu de fièvre; mais ils ne sont point assez malades pour garder le lit. Les gens du pays nomment cette maladie, *petite vérole des vaches*. On l'a depuis appelée *vaccine*. Dès longtemps la tradition du comté portait que ceux qui l'avaient eue étaient, par là même, préservés pour toujours de la petite vérole. Un médecin, à jamais célèbre, le docteur Jenner,

suivit cette tradition, observa la maladie qui y donnait lieu, et inocula la petite vérole à plusieurs domestiques de ferme qui avaient eu la vaccine. Personne ne la prit. Il répéta ses expériences sur un plus grand nombre de sujets, et toujours avec le même succès. Il jugea que la manière dont on prenait la vaccine n'étant qu'une inoculation, elle devait avoir le même effet préservatif, portée sur un fil ou sur une lancette, que prise immédiatement au pis d'une vache. Il inocula donc la vaccine, et il produisit un bouton semblable à celui de la vaccine naturelle; il inocula ensuite la petite vérole, et il ne produisit rien. Il publia alors sa belle découverte. Elle était d'une trop haute importance pour ne pas faire sensation. Les médecins anglais l'accueillirent. Le docteur Woodville, médecin de l'hôpital d'inoculation de Londres, inocula plusieurs milliers d'individus. Le docteur Pearson, célèbre praticien de Londres, et d'autres médecins inoculèrent de leur côté, et tous avec un succès égal. Je ne vous ennuyerai point du détail des expériences. Il en est résulté que la vaccine s'est répandue dans toute l'Angleterre. Actuellement plus de cinquante mille personnes, de tout sexe et de tout âge, y ont été vaccinées. Un tiers au moins a été réinoculé. Le reste a été exposé aux diverses épidémies de petite vérole, et cette dernière maladie ne s'est mani-

festée sur aucun individu. Dans ce grand nombre d'expériences, il n'est mort qu'un seul enfant ; et, d'après tous les renseignements, il a péri par toute autre cause que par la vaccine. Si, d'ailleurs, vous consultez les probabilités de vie, cette mortalité est nulle, et la vaccine semblerait être plutôt un brevet de santé qu'une maladie. Ce préservatif de la petite vérole a eu quelque peine à passer sur le continent ; mais enfin nous le possédons en France, grâces au zèle éclairé de la société de médecine de Paris, à celui du comité institué pour cet objet, et à celui du docteur Woodville, qui a fait, à ce sujet, un voyage à Paris. Les expériences faites par le comité, celles qu'on a faites à Genève, dans les départements, en Hollande, à Vienne en Autriche et ailleurs, ont toutes confirmé la vérité des rapports anglais. La maladie a été partout des plus bénignes. Aucun individu, après l'avoir eue, n'a pris la petite vérole ; et les médecins, qui ont vu la vaccine, n'ont plus aucun doute sur son effet préservatif. Voilà, madame, l'histoire de la vaccine, comme découverte. Il me reste à vous la faire connaître comme maladie, et à vous démontrer ses avantages sur l'inoculation de la petite vérole. Ce ne sont pas des conjectures, ce sont des faits que je vous ai présentés. J'espère que vous l'aimerez, ce bon docteur Jenner, qui nous a

appris à nous garantir, presqu'en badinant, d'une maladie aussi affreuse qu'inévitable; vous le bénirez, en songeant qu'il n'est pas de jour où il ne sauve la vie à quelqu'un; vous le bénirez surtout, quand vous aurez adopté sa méthode, et fait inoculer vos enfants.

LETTRE II.e

Vos enfants, madame, sont jeunes et étourdis, et il n'est pas rare qu'il n'arrive à l'un ou à l'autre quelque léger accident. Tantôt c'est une bosse au front, tantôt une coupure, tantôt un mal au doigt. Avec de l'eau fraîche, du taffetas d'Angleterre ou un cataplasme, vous guérissez la tête ou la main, et vous n'appelez pas cela une maladie. Si, actuellement avec une aiguille, à la pointe de laquelle j'aurai mis un peu d'humeur vaccine, je fais au bras de votre fille une piqûre presque imperceptible. Si cette piqûre produit, au quatrième jour et sans douleur, un petit bouton; que ce bouton blanchisse, se développe, se creuse à son centre une fossette; que, vers le dixieme jour, il soit mûr, rempli d'une humeur limpide, et entouré d'une belle auréole; qu'alors il se sèche et brunisse, et que pendant tout ce temps votre fille ait joué, couru, bu, mangé et dormi comme à l'ordinaire, direz-vous qu'elle a été malade? et cependant elle aura eu la vaccine. Je ne dis pas qu'entre le sixième et le dixième jour, elle ne puisse avoir un peu de mal-aise, et durant quelques heures un léger mouvement de fièvre; mais je vous garantis que la bosse au front, le mal de doigt, etc., lui seront beaucoup plus sensibles que la piqûre que je lui aurai

faite, et que ses suites. Vous m'avez souvent parlé de l'inoculation comme d'une opération qui vous effrayait. Vous voyez si elle est redoutable; soyez-en témoin, et vous serez rassurée. Autrefois qu'elle se faisait avec appareil et d'une manière barbare, on pouvait la craindre. Aujourd'hui, ce n'est qu'un jeu, et elle est si simple, qu'un enfant peut en inoculer un autre. Les avantages de l'inoculation de la petite vérole étaient immenses : je vous les ai plus d'une fois énumérés, mais vous n'avez jamais voulu m'entendre. Vos objections pouvaient avoir quelque degré de plausibilité; maintenant elles tombent toutes. Vous ne me direz plus qu'en inoculant votre enfant, vous pouvez lui donner la mort, puisque la vaccine est si peu dangereuse, qu'à peine en est-on malade. A Genève, où l'on est depuis longtemps dans l'usage d'inoculer la petite vérole, il meurt un inoculé sur trois ou quatre cents. A Londres, à l'hôpital d'inoculation, un sur six cents. Ici, ce calcul n'est plus admissible : on ne meurt point de la vaccine. La petite vérole, même inoculée, est toujours une maladie sérieuse; elle produit souvent un grand nombre de boutons; elle laisse quelquefois après elle des marques, et les suites en peuvent être graves. La vaccine n'a aucun de ces inconvénients : peu ou point d'indisposition et de fièvre : point de boutons au visage,

et point sur le corps*, si ce n'est ceux produits par les piqûres. Ainsi, point de marques, et, remarquez bien ceci, point de boutons sur le corps, car le principal danger de la petite vérole est dans l'abondance des boutons. La petite vérole naturelle ou inoculée est-elle chez vous? Tout le monde fuit : plus de voisins, plus de parents, plus d'amis; c'est une peste qu'il faut éviter et l'on vous abandonne au sort et à votre médecin. La vaccine ne porte la crainte et le danger nulle part; elle ne divise point les familles. Je l'inocule à un de vos enfants : hé bien! les autres peuvent, pendant tout le cours de la maladie, respirer le même air, habiter le même appartement et coucher dans le même lit que l'inoculé, sans que la vaccine se communique à aucun d'eux; c'est qu'elle n'est pas contagieuse. La petite vérole ne peut pas s'inoculer en tout temps et à tout âge. La dentition, la grossesse, la nature de l'épidémie varioleuse, et d'autres causes arrêtent souvent le médecin. Ces obstacles n'existent plus pour la vaccine; ni grossesse, ni dentition, ni saison de l'année n'empêchent qu'on ne l'inocule; c'est qu'elle

---

* Il ne faut pas s'effrayer si l'on voit paraître quelques boutons sur le corps. Ce cas arrive quelquefois; mais il est rare, et il ne se rencontre qu'une fois sur cent vaccinations. Ces boutons ne suppurent point comme ceux de la petite vérole; ils sèchent promptement, et ils ne laissent pas de marques.

n'est pas une maladie : point de préparation, point de diète, point de régime à suivre, point de médicaments. Ah! madame, pouvez-vous encore hésiter! songez-vous aux ravages de la petite vérole, savez-vous qu'elle fait périr au moins le dixième de ceux qu'elle atteint; que parmi les autres, plusieurs sont défigurés, ou sujets à de longues maladies; qu'il n'est presque personne qui en soit exempt, et que son danger paraît s'accroître avec l'âge de l'individu qu'elle frappe? Il n'y a pas longtemps que vous l'avez vu enlever à cette capitale, dans une seule saison, un nombre d'habitants égal à celui que toutes les autres maladies lui enlèvent dans une année. Que répondrez-vous à ces faits? Ne vous rendrez-vous point à une expérience respectable? Consultez les médecins; il n'en est aucun qui, ayant vu la vaccine, d'un œil désintéressé, et l'ayant suivie dans sa marche, ne soit convaincu de son efficacité; chaque jour la confirme. A Genève, il y a eu cette année une épidémie de petite vérole très-meurtrière. Depuis prairial jusques en vendémiaire, environ six cents enfants y ont été vaccinés; c'était dans le fort de l'épidémie, et cependant aucun des vaccinés n'en a été atteint. Nous ne sommes plus au temps des miracles, ainsi il faut bien croire que c'est la vaccine qui les a préservés. Et ne m'opposez pas, madame, cet argument si re-

battu, que la vaccine peut garantir de la petite vérole pour une, pour deux années; mais qu'il n'est point prouvé qu'elle le puisse pour toujours. Je vous répondrai par un fait. Ce bon docteur Jenner, notre dieu tutélaire, a inoculé la petite vérole à des gens qui ne l'avaient jamais eue, mais qui avaient eu la vaccine, il y a plus de trente ans. Personne ne l'a prise. Or, j'espère que vous m'accorderez que si le préservatif que je vous propose est bon pour trente ans, il y a bien quelque probabilité qu'il l'est pour toute la vie. Je vous ai exposé la vérité: je ne vous ai rien dit que je n'aie vu et pratiqué. Je vous offre un moyen simple et sûr de sauver votre famille, et j'ai pour moi l'autorité de l'expérience et celle de tous les médecins éclairés. Si vous l'acceptez, vous aurez arraché vos enfants à un danger certain, vous vivrez heureuse et tranquille, et vous me remercierez de mon conseil. Permettez-moi de vous le dire, madame, il est de votre devoir de le suivre. La petite vérole est dans votre voisinage, vos enfants peuvent en être atteints, et s'ils le sont, ce sera votre faute; et quelle faute, quel reproche pour une mère! Je me tais, vous êtes sensible, et vous m'entendez. Il est encore temps; dans huit jours, il sera peut-être trop tard.

LETTRE III.

JE me souviens, madame, qu'un jour nous causâmes longtemps ensemble sur les moyens de prévenir et même d'extirper la petite vérole. Cette inoculation que vous prônez si fort est, me disiez-vous, plus dangereuse qu'utile. Si vous sauvez quelques individus, vous nuisez à l'espèce, vous propagez le mal au lieu de l'éteindre, et vous causez une épidémie là où elle n'aurait pas existé sans vous. Pour que votre inoculation fût bonne à quelque chose, il faudrait qu'elle fût générale; qu'au même jour et à la même heure, on inoculât l'univers entier, et que pendant trois mois il ne vînt point d'enfants au monde; encore ce moyen ne suffirait-il pas. La petite vérole est partout; nos maisons, nos meubles, nos vêtements en sont imprégnés. Il faudrait donc les brûler, ou nous n'aurons préservé qu'une génération de son influence. Je vous répondis que je ne prônais l'inoculation que parce que j'étais convaincu de son utilité; que puisque vous m'accordiez qu'elle pouvait être utile aux individus, vous m'accorderiez aussi que, plus répandue, elle le serait à la masse; que c'était aux préjugés, et non à l'inoculation, qu'il fallait faire la guerre; qu'avec des mesures sages on pourrait prévenir la contagion; qu'enfin

je ne prétendais point détruire le mal par le mal même, mais que je regardais l'inoculation comme le seul moyen d'en diminuer les ravages. Nous parcourûmes ensuite les divers plans d'extirpation de petite vérole proposés par les médecins et par les philosophes, et nous les trouvâmes tous ou insuffisants ou impraticables. Nous nous quittâmes, convaincus l'un et l'autre que, dans l'état actuel de la société, il était impossible de se défaire de cette maladie. Vous continuâtes à la fuir, et moi je continuai à l'inoculer. On ne connaissait point alors la vaccine, elle était encore confinée dans les fermes du comté de Glocester, et là même on en ignorait toute la valeur. Qui nous eût dit que peu d'années après, une découverte faite sur des vaches anglaises, nous donnerait la solution si desirée et si peu attendue du problème dont nous venions de nous occuper? Voilà donc l'extirpation de la petite vérole devenue possible, et voici comment je le crois.

Dans mes précédentes lettres, je vous ai fait l'histoire de la vaccine. Je vous ai prouvé qu'elle préservait de la petite vérole, qu'elle était d'une bénignité excessive, qu'elle n'était point contagieuse, et qu'on pouvait l'inoculer à tout âge et en tout temps. Ces faits deviendront tous les jours plus avérés; tous les jours, la vaccine fera des prosélytes, et dans quelques années, on vac-

cinera comme on baptise. Tous ceux qui seront en âge de raison voudront être préservés de la pétite vérole, et tous les pères voudront en préserver leurs enfants. On ne craindra pas de donner à soi ou aux siens une maladie dont il ne résulte qu'un grand bien. Comme elle n'est pas contagieuse, on ne craindra pas de causer une épidémie, et comme elle est sans le moindre danger, on ne se fera aucun scrupule de vacciner des vieillards et des enfants en bas âge. Il viendra donc un temps où la petite vérole ne sera à craindre que pour les nouveaux nés. Or, il est assez rare que cette maladie atteigne les enfants dans le premier mois de leur vie, soit qu'à cet âge ils soient moins exposés à la contagion, ou qu'ils en soient moins susceptibles. Qu'est-ce qui nous empêche d'inoculer la petite vérole à un âge si tendre? C'est que nous craignons de couvrir de boutons un corps aussi frèle, et de donner une.maladie fébrile à un enfant qui, quelquefois, a à peine assez de force pour saisir le sein de sa nourrice. La vaccine ne produisant qu'un bouton par piqûre, presque point d'irritation et point de convulsions, peut sans danger être inoculée dans le premier mois. Il est donc permis de prévoir un temps où les enfants étant, pour ainsi dire, vaccinés à leur naissance, on ne verra plus de petite vérole. Voilà, me direz-vous, un beau rêve. Je conviens, madame, que

ceci peut n'être qu'un rêve, mais du moins est-il fondé sur une réalité. Je sais qu'il faut quelquefois des siécles avant qu'une vérité soit reconnue, que rien n'est plus tenace que les préjugés, et qu'ils résistent souvent à l'évidence même. Mais je sais aussi que la petite vérole est aussi redoutée que répandue. Les doutes qu'il est permis à chacun d'avoir sur une chose nouvelle, une fois éclaircis, il n'y aura plus aucune objection contre la vaccine, et elle deviendra d'une si grande importance pour l'état, que les gouvernements s'en occuperont, et en feront un objet de police générale. Quelle douce perspective ! Assez de maladies désolent l'espèce humaine, sans qu'il faille être pour toujours victime d'un fléau étranger à l'Europe. On ne le verra plus nous donner la mort, nous priver de la vue, nous enlaidir, nous rendre infirmes dès l'enfance, et nous environner sans cesse d'objets de terreur ou de pitié. Il y aura plus de sécurité, et par conséquent plus de bonheur dans les familles. L'état aura plus de citoyens, et nos descendants ne connaîtront les maux de la petite vérole qu'en lisant notre histoire. Voilà donc, madame, un nouveau motif, et un motif bien puissant pour vous faire adopter la vaccine. Si, pour le bien de l'humanité, il fallait un sacrifice, vous n'hésiteriez pas à le faire. Eh bien! ici, il ne s'agit que de contribuer au bonheur

public, en commençant par assurer le vôtre. Je crois, madame, n'avoir plus rien à dire pour vous persuader. Vous m'avez demandé mon avis sur vos enfants, je vous l'ai donné avec tout l'intérêt qu'ils m'inspirent. S'il vous faut quelques éclaircissements, ou que vous ayez quelques objections à me faire, je serai prêt à vous répondre.

Lettre IV.e

Vous voulez savoir, madame, si la vaccine détruit le germe de la petite vérole? Je vous croyais revenue du préjugé, que nous naissons avec ce germe. Si la petite vérole habite avec nous, elle ne naît point avec nous. Ces Arabes, dont les contes vous ont souvent amusée, nous la donnèrent au septième siécle. Elle était auparavant inconnue en Europe. Les Espagnols l'ont donnée aux Américains. Les Anglais l'ont portée, avec d'autres fléaux, aux paisibles habitants de la mer du Sud. C'est ainsi qu'elle a fait le tour du monde. Il est encore quelques peuplades de sauvages qui en sont exemptes, et un petit nombre d'îles dont les habitants ont su s'en préserver. Or, si ce prétendu germe était inné en nous, il serait fort singulier que, développé chez les Arabes, dans un temps que nous ne connaissons point, il fût comme descendu du ciel chez nous autres Européens, au septième siécle; qu'au quinzième, il eût tout à coup porté la désolation chez ces pauvres Américains et qu'il eût paru plus tard chez d'autres peuples. Les Juifs, les Grecs et les Romains n'ont eu aucune connaissance de la petite vérole. Il est cependant clair qu'au moyen du germe, elle aurait dû

être connue de toutes les nations, de père en fils, depuis Adam. Le contraire est prouvé. Elle n'est donc point un germe, mais une maladie contagieuse. Elle nous a été donnée et nous la donnons. Elle se communique par l'air, par l'attouchement, par les habits, etc. Ainsi la vaccine ne détruit point le germe de la petite vérole qui n'existe pas, mais elle préserve de cette même petite vérole qui malheureusement existe.

Vous avez ouï dire que l'on n'inocule pas la vaccine avec de la matière prise immédiatement de la vache, mais avec celle que l'on prend sur un enfant qui lui-même a été vacciné, au moyen d'un autre enfant. Vous voudriez prendre le vaccin * à sa source; mais outre que la chose est d'une grande difficulté, elle est de plus parfaitement inutile. La vaccine ne se trouve point, en France, parmi les vaches. Pour qu'elle s'y trouvât, il faudrait donc l'inoculer dans les fermes, et s'il est quelque particulier qui veuille prêter ses vaches pour cette expérience, il n'est pas probable que cet exemple soit très-suivi; et d'ailleurs, s'il l'était, la première vache inoculée le serait avec de la matière prise sur un sujet humain, et alors qu'y auriez-vous gagné? Car je vois quelles sont vos craintes.

---

* Matière de la vaccine.

Vous craignez que la matière avec laquelle je vaccinerai votre enfant ne soit imbue de toutes les maladies passées, présentes et futures de l'individu qui me l'aura fournie ; et si cette matière a eu plusieurs générations, elle doit contenir dans un atome plus de maux que n'en renfermait la boîte de Pandore. Rassurez-vous, madame, la matière de la vaccine est d'une nature particulière. Prise de la vache, elle passe par le corps humain sans se combiner avec les humeurs qui s'y trouvent, et elle se reproduit sans mélange dans la vésicule qui la recèle. A Londres, où, depuis deux ans, on ne vaccine plus qu'avec de la matière prise sur un sujet humain, il n'en est pas résulté le plus léger inconvénient, et la vaccine n'a subi aucune altération. Les expérienees qui, sur le continent, ont si bien confirmé celles des Anglais, ont toutes été faites avec de la matière prise sur un individu vacciné. J'ajouterai à ces preuves celles que me fournit l'analogie. Jamais la petite vérole inoculée ne communique au sujet à qui on la donne, les maladies de celui de qui on la prend. L'expérience a prouvé au contraire qu'une petite vérole d'une mauvaise espèce, prise sur le sujet le plus maladif, et portée même sur un corps mal sain, a produit la petite vérole la plus belle et la plus heureuse, tandis que de la matière tirée des plus beaux

boutons et prise sur le corps le plus sain, a donné une petite vérole confluente et mortelle. Ainsi tous les maux que la petite vérole traîne à sa suite lui apartiennent à elle seule. Ne croyez donc pas que la vaccine puisse devenir malfaisante, elle conservera son innocuité de génération en génération, et elle n'en sera pas moins efficace. Puisque notre corps la reproduit dans son état primitif, nous n'aurons pas besoin, pour la perpétuer, d'avoir recours aux animaux; et n'aimerez-vous pas mieux que, pour inoculer votre famille, je vous amène un enfant, qu'une vache?

Mais, me direz-vous, comment se fait-il que cette vaccine qui ne produit qu'un bouton par piqûre, et indispose à peine l'individu auquel on l'inocule, nous garantisse d'une maladie qui souvent nous tue? Comment cela se fait? Je l'ignore, madame; je sais seulement que la chose est parfaitement sûre, et cela me suffit. Au reste, s'il vous faut une maladie plus grave, vous pouvez faire inoculer la petite vérole à vos enfants, vous avez beaucoup de chance; mais pour la vaccine, il m'est impossible de la rendre pire qu'elle n'est. Je vous dirai cependant, pour vous tranquilliser, que la petite vérole inoculée n'est quelquefois pas plus grave que la vaccine; qu'on la voit aussi ne produire qu'un bouton par piqûre, et que, dans cet état de bénignité,

elle n'est pas moins un préservatif sûr. La vaccine, pourrais-je ajouter, ayant quelqu'analogie avec la petite vérole, il n'est pas étonnant qu'elle préserve de cette dernière. Nous ne connaissons point l'origine de la petite vérole ; elle est peut-être aussi venue des animaux. Le mode d'action des deux maladies est probablement le même ; mais je ne vous ennuyerai pas, madame, d'hypothèses et de théories, qui ne prouvent absolument rien. Ce qui prouve en faveur de la vaccine, c'est que les gens qui l'ont eue, il y a un demi-siècle, n'ont pas pris la petite vérole qu'on leur a inoculée ; c'est que sur le nombre immense d'individus actuellement vaccinés en Europe, pas un n'a pris la petite vérole ; que partout les épidémies varioleuses ont respecté la vaccine, et que les expériences en se multipliant, rendent chaque jour cette grande découverte plus précieuse.

Tout cela est fort bien, me direz-vous; mais qui nous assure que cette vaccine, si vantée, ne sera pas la source d'une foule de monstruosités et de maladies, qui ne paraîtront peut-être que dans vingt ou trente ans, et qui seront pires que la petite vérole? Qui nous l'assure? l'expérience, madame. Je ne vous citerai point celle que nous avons depuis quelques années; vous pourriez la récuser. Mais je vous dirai que, dans les provinces d'Angleterre, où la vaccine est connue

de temps immémorial, on a remarqué que les paysans qui l'avaient eue, n'en étaient pas moins bien portants; que leurs enfants n'en étaient pas moins robustes, et qu'ils n'en parvenaient pas moins dans un état de vigueur à un âge avancé. Et certes, si au lieu d'être un préservatif, la vaccine était un poison, ses qualités vénéneuses se seraient manifestées de quelque manière. Il paraît au contraire que la santé des enfants que l'on vaccine n'en devient que meilleure. Mais, me direz-vous encore, si l'inoculation manque, la matière reste dans le corps, elle envenime les humeurs et elle peut causer des ravages affreux. Si l'inoculation manque, savez-vous, madame, le pis qui puisse en arriver? c'est qu'il faut recommencer : voilà tout. Elle a manqué parce que la matière a été rejetée du corps, au lieu d'y entrer, et il serait difficile qu'elle pût causer le moindre mal là où elle n'est pas; le fait est qu'il n'y a aucune objection sensée à faire contre la vaccine. Elle a en sa faveur toute la force de l'évidence; elle se répand dans la capitale, elle est reçue avec joie dans les départements. Elle vient d'arrêter, à Rheims, les progrès d'une épidémie de petite vérole. Le docteur Colon l'a inoculée avec le plus grand succès à St. Quentin. Dans peu de temps, elle sera généralement adoptée, et alors ceux qui

n'auront pas voulu écouter un avis utile, auront peut-être à s'en repentir. La petite vérole règne dans Paris. Je ne reviendrai point, madame, sur mes craintes. Je vous ai avertie du danger; c'est à vous à le prévenir.

